

DOSSIER DE PRESSE DE LA COMPAGNIE

NT

LOUBNA

Solo de et par Nastassja Tanner

PAR LES ROUTES

Texte de Noëlle Renaude

Mise en scène : Nastassja Tanner & Grégoire Strecker

MUNICH-ATHENES

Texte de Lars Norén

Mise en scène : Nastassja Tanner & Grégoire Strecker

DOSSIER DE PRESSE
2018 - 2021

LOUBNA

SOLO DE NASTASSJA TANNER



1. LE PHARE, Noëlle Renaude, Nov 18
2. IO-GAZETTE, Agathe Charmet, 04.12.18
3. LE TEMPS, ALEXANDRE DEMIDOFF, MAI 19
4. MEDIAPART, GUILLAUME LASSERRE, MAI 19
5. EL MOUJAHID, OCT 19
6. LIBERTE, OCT 19
7. EL WATAN, OCT 19
8. REPORTER, OCT 19
9. HORIZONS, OCT 19
10. P.S MAGAZIN ,KULTUR, JUIN 2021

Nastassja Tanner, *Loubna*, extrait de film

Boudry - Ouled - Boudry

Voyageant entre ses origines algériennes et son identité suisse, la comédienne Nastassja Tanner, formée à la Manufacture à Lausanne, présente sa toute première pièce, *Loubna*, un solo intimiste et troublant.

— Par Noëlle Renaude

● THÉÂTRE

DU MARDI 27
AU JEUDI 29.11.18 / 20 H

Nastassja Tanner

Loubna

(2018, 60', première)

Conception, écriture et interprétation : Nastassja Tanner / création lumières : Robin Dupuis / regard : Grégoire Strecker / administration : France Jatton

■ Nastassja naît en Suisse, elle vit en Suisse, elle fait ses études en Suisse, elle devient comédienne en Suisse. Nastassja a un nom on ne peut plus suisse, Tanner. La Suisse, c'est des montagnes, des rocs, des lacs. Son reflet, dans ses lacs, a bien du mal à évoquer l'autre pays, moins vert, moins frais, mais fait tout pareil de rocs. La Suisse et l'Algérie, côtés pile et face d'une même pièce, se partagent la nature, la culture, la mémoire de Nastassja. Mais il n'y a pas que l'air, la taille ni le climat qui font que deux pays ne se ressemblent pas. L'un, on va dire, est plutôt tranquille, l'autre plutôt agité. L'un vit à son rythme, l'autre enchaîne les tragédies politiques, elles ont privé longtemps Nastassja de sa deuxième terre, il faut des deuils pour que la rencontre ait lieu. D'autres ont fait avant elle le voyage dans l'autre sens, en témoigne la photo solennelle des grands-parents prenant la pose au pied du glacier suisse. Nastassja guette l'accalmie, enfin elle repart vers le village des collines, sur les traces des ancêtres, à la rencontre des vivants, elle y fête son anniversaire, elle se charge de moments, d'histoires, de mots et d'un double, Loubna. Loubna n'est pas plus arabe que Nastassja n'est suisse. Loubna naît d'une difficulté articulatoire. Comme on a du mal là-bas à prononcer Nastassja, ce prénom né dans le nord, dans le froid. C'est un prénom qui siffle comme le vent dans les steppes, on adopte Loubna. Loubna, c'est chaud, c'est familial, c'est liquide, c'est sucré, du miel, c'est commode, et puis Nastassja s'y trouve bien, en Loubna. Et puis, comme l'âne Balthazar trouve son destin de hasard le jour où on le baptise, Nastassja reprene le nom de Loubna rencontre elle aussi un destin, provisoire sans doute, mais qui va trouver sa légitimité sur la scène. Nastassja,

là-bas, n'a pas fait du tourisme, elle a fait la connaissance d'un peuple, de son histoire, de sa famille, elle vit, elle partage, elle collecte des images, des sons, des voix, des musiques, des scènes, elle met la gandoura, l'histoire ne dit pas si elle parle arabe, puis elle reprend le chemin de la Suisse chargée de tout un matériel sensible, la gandoura dans la valise, et elle se met au travail de montage, pas question de séparer Nastassja et ses jeans, et Loubna et sa gandoura, elle joue à jouer l'ailleurs, qui devient l'ici, l'ici étant planqué, dévoilé, quand le petit décor arabe, subterfuge de cartons, bricolage d'illusions, disparaît. Reste la luge, objet utile seulement à la neige, même si là-bas aussi, il neige, dit Nastassja avec un sourire. La luge de Nastassja, c'était la banquette, siège de Loubna, la luge, elle vient de Davos, c'est écrit dessus, pas de n'importe où, de Davos, station de ski pour riches, et autre siège, celui, cette fois, du Forum économique mondial, on voit bien que les paysages de ce côté-ci et de l'autre ne sont pas les mêmes, la luge de Davos c'est sans doute son *rosebud* à elle, à Loubna, ça lui rappelle que la Suisse est là, constamment là, berceau, veilleuse, socle, matrice de l'histoire retournée se chauffer au soleil pour un moment, se charger de sourires, d'accent de figures. Et de drames. Nastassja joue, comme les enfants jouent à jouer à l'autre et installent leur petit décor rudimentaire, elle joue donc pour nous, devant nous à l'Algérienne de passage chez nous, à l'indigène de là-bas, elle produit du contact, des gens, des récits, des épitomes de vies, Loubna regarde Nastassja vivre à la télé, elle occupe le temps avec joie. Mais les tragédies, c'est dit depuis le début, ne sont jamais loin, alors, une fois qu'on a débarrassé la table, détruit le petit espace familial où pour un moment un village respirait, racontait, mangeait et nous accueillait, c'est à une autre chanson qu'il faut se confronter.

Alors, le sourire quitte Nastassja, ou Loubna, ou qui que ce soit, et le plateau débarrassé d'un réel branlant et de ses fictions bancales brûle les pieds, les poumons, l'air. Chant des rocailles, l'âpreté gagne, la Suisse n'a plus rien à dire, la luge reste orpheline, mais si les tragédies ne sont jamais loin, là-bas, la joie n'est jamais loin elle non plus, alors elle revient, cette joie, comme une musique d'éternelles retrouvailles. ■

Noëlle Renaude est une dramaturge française auteure d'une trentaine de pièces publiées et jouées.



La gazette des festivals Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture

Loubna

Par Agathe Charmet

4 décembre 2018

Nastassja ou Loubna. Deux prénoms qui déclinent deux identités similaires et contradictoires, intrinsèquement liées et indissociablement séparées. Nastassja Tanner, c'est une jeune comédienne et autrice suisse de 29 ans, formée à la Manufacture de Lausanne. Loubna, c'est le prénom que lui donnent ses grands-parents algériens qui n'arrivent pas à prononcer son redoutable prénom aux consonances slaves.

Et on ne sait pas bien, au début du spectacle, si l'on est accueillis par Loubna ou Nastassja dans ce petit salon garni de coussins et d'une table basse, où l'on boit du « coca-banane » Sélecto en écoutant en arrière-fond de vieux tubes algériens diffusés depuis l'antique télévision cathodique. L'actrice, qui est aussi la conceptrice du spectacle, a choisi d'osciller en permanence entre ses deux personnages, celle, fantasmée et dessinée avec ironie, de la jeune Algérienne qu'elle aurait pu être et celle de la Suisse en immersion dans l'Algérie qu'elle découvre pour la première fois. Un questionnement identitaire traité avec originalité et délicatesse, qui repose en grand partie sur l'attachante interprétation de Nastassja Tanner. L'écriture en elle-même présente encore des fragilités, notamment un clivage un peu trop formel entre la douceur ouatée du commencement du spectacle et le tragique de la guerre d'Algérie qui teinte sans transition sa fin.

Mais Loubna a l'immense mérite d'exister et de faire résonner des paroles rares et précieuses, celles des enfants de la deuxième ou troisième génération d'immigrés algériens qui cherchent à dénouer les fils d'une histoire qu'ils n'ont pas connue et qui pourtant leur appartient.

LE TEMPS, Alexandre Demidoff, Mai 19

LE TEMPS DÉCONNEXION SERVICES MON COMPTE

RUBRIQUES - EN CONTINU BLOCS VIDÉOS MULTIMÉDIA - TMAGAZINE RECHERCHER

Accueil - Culture - A la Comédie, les masques tombent en beauté



SPECTACLE

A la Comédie, les masques tombent en beauté

Apertés délectables à Genève. Trois jeunes artistes formidables se racontent à la première personne du singulier en ouverture d'un festival dévolu aux soli

ABONNEZ

3 minutes de lecture

Scènes Genève

Alexandre Demidoff

Publié mercredi 1 mai 2019 à 10h14, modifié jeudi 2 mai

"A la Comédie, les masques tombent en beauté. Apartés délectables à Genève. Trois jeunes artistes formidables se racontent à la première personne du singulier en ouverture d'un festival dévolu aux soli (...)

Sous les lazzis, le chagrin : Choisir son chemin de traverse pour toucher à l'énigme du sujet. A la Comédie, chacun a sa parade. Nastassja Tanner vous accueille comme dans la maison de son enfance, en Algérie. C'est son anniversaire, elle voudrait partager son gâteau avec vous, une tourte de Linz, et tant qu'on y est, pourquoi ne pas boire de son Selecto, ce Coca-Cola algérien à l'arôme de banane. La jeune femme papillonne entre sa banquette chamarrée, son tapis mordoré, sa télé, ses œillades et ses blagues. Mais ces lazzis sont les chimères qui recouvrent la trappe au chagrin. Soudain, Nastassja Tanner, solaire dans sa robe turquoise, revit cette fin d'après-midi au hammam, où elle n'a pas compris la langue des femmes. La nuit tombe, une musique de fête gronde: l'exilée se fond dans un rythme de transe. Nastassja est alors de nouveau Loubna – titre de la pièce –, comme on l'appelait là-bas. A la sortie, c'est le chant de ses ombres qui vous escorte."

Les belles personnes du Festival Soli

A la Comédie de Genève, le Festival Soli présentait jusqu'à dimanche onze seul.e.s-en-scène. Cette première édition met en avant une génération pour laquelle la notion d'identité est un élément central. En prenant la parole à la première personne, ces comédien.ne.s partent de ce qu'elles et ils ont de plus intime, personnel pour le partager avec le public et ainsi, à travers cette mise à nu, tendre leur récit particulier vers une situation universelle, y faisant résonner les "bruissements du monde". Plus que des monologues, ce sont des dialogues que donnent à entendre les seul.e.s-en-scène, avec soi-même, avec l'autre dans son absence présence. Le rire se fait subtil, conduit à la réflexion et parfois aux larmes. Il en va des soli comme de la vie. C'est sans doute pour cette raison que les chansons populaires y sont si présentes. Avec leurs mélodies obsédantes et leurs paroles faciles, elles ont le don de rassembler. Elles deviennent les souvenirs, la mémoire d'événements marquants car elles sont connues de tou.te.s. Loin d'être exhaustif, ce compte-rendu revient sur trois des propositions singulières qui sont autant de destins ayant jalonné cette première édition. En attendant la deuxième !

Celle qui est de partout et de nulle part



Loubna de Nastassja Tanner - Festival Soli | Comédie de Genève, 30 avril - 12 mai 2019 © Photo: Gregory Batardon

Parce que son prénom était impossible à prononcer pour ses grands-parents algériens, Nastassja Tanner est devenue Loubna et, à travers elle, toutes les femmes de sa famille maternelle. Elle livre un drôle et sensible portrait de femmes. La famille de sa mère est originaire d'un village, ou plutôt d'un hameau dont le nom signifie "les enfants des petits ânes". Le décor, une banquette, une table basse, l'indispensable télévision et le portrait des grands-parents, recrée l'espace domestique forcément fantasmé de la maison du village. De la Suisse, il ne sera question qu'en creux, au détour de telle spécialité culinaire ou d'un voyage dans les Alpes, le comble de l'exotisme pour des Algériens. Avec beaucoup d'humour, Loubna nous accueille. Son accent gorgé de soleil et sa bonhomie n'ont d'égard que sa générosité. Aujourd'hui, c'est le jour de son anniversaire. Tel un membre de la famille, chaque spectateur est invité à manger – une distribution de parts de Tarte Linz à la framboise, spécialité helvétique dont les Algériens raffolent au point que chaque été des milliers de ces succulents gâteaux suisses traversent la Méditerranée, accompagnant la traditionnelle visite familiale –, à boire – découvrant au passage le Selectou, boisson pétillante locale ayant la particularité d'avoir la saveur du coca-cola à laquelle on aurait ajouté un goût banane –, cent pour cent sucre garanti! "C'est la vie, on va chanter, on va s'aimer" répète-t-elle à loisir tout au long du spectacle. La salle de forme oblongue est dépourvue de ses fauteuils de théâtre. A la place, des banquettes ont été aménagées à même le sol de façon à créer une évidente intimité. Il n'y a plus de spectateur ni d'acteur. Nous sommes invités à l'anniversaire, la fête, puis, petit à petit, à partager les moments de joie, ceux de peine aussi, qui constituent la vie d'une famille.

Ces moments nous sont contés presque exclusivement par les femmes de la maison. Ce sont des fragments de vie auxquels nous sommes conviés, des bribes, sans doute sont-ils le reflet de la façon de Nastassja Tanner a reçu elle-même cette histoire, son histoire. Elle à qui on n'a pas appris à parler l'arabe, pourtant sa langue maternelle. Alors par extraits parcellaires apprend-on comment s'organise la vie à l'époque coloniale et durant la Guerre d'indépendance, la joie immense qui a suivi l'annonce officielle de la création d'un premier gouvernement algérien, puis les années de plomb de la guerre civile qui failli avoir raison des espoirs soulevés par l'indépendance. Loubna raconte, elle est sa tante, elle est sa grand-mère. Elle explique qu'ils étaient onze enfants, que la veille encore ils étaient huit, avant que les trois enfants de l'un des oncles torturé à mort par l'armée française, ne les rejoignent sans distinction. Loubna reprend sans y croire véritablement le refrain "C'est la vie, on va chanter, on va s'aimer". Celui-ci s'emplit alors d'une immense tristesse. Après la décennie noire, "les jeunes ici, ils ont plus de rêves". C'est désormais le temps des paraboles, comme l'indique la télévision allumée en permanence. A intervalle régulier, Loubna se dirige à l'extrémité du plateau, on la voit de profil, perdue dans ses pensées, dans ce qui semble être un hors-champs, un aparté. Elle abandonne son accent pour retrouver la voix de Nastassja et ses interrogations intérieures : là, elle raconte comment une de ses tantes fut donnée en mariage à un vieillard ; plus tard, elle s'interroge : dans la rue il n'y a plus que des garçons, dans les cafés, que des hommes. Elle n'a plus le droit de sortir seule alors elle monte sur le toit-terrasse et y contemple le monde, se demandant où jouent donc les petites filles ici? "Elle ressemble plus à une étrangère qu'à une fille de chez nous" : cette phrase, elle l'entend régulièrement de proches de la famille, parfois même de certains de ses membres. Etrangère ici et là-bas. A la fin du spectacle, alors qu'elle range le salon, retirant les tissus colorés qui couvrent ce que l'on croyait être des meubles, on découvre un simple carton et un traineau, rare mention helvétique avec la tarte Linz. Le décor était donc factice, précaire, un simple décor. A l'Indépendance a succédé la décennie noire. Loubna n'est maintenant plus qu'un corps jouant la chorégraphie de ceux torturés, meurtris, assassinés. Elle convulse, elle tombe, se contorsionne. Les rires du début ont laissé la place à une expression plus grave, quelques larmes apparaissent même. Alors, on repense avec nostalgie à la jeune fille du début qui nous assénait "C'est la vie, on va chanter, on va s'aimer" et l'on réalise que ce refrain insouciant, véritable méthode Coué, ne l'a sans doute jamais été.

EL WATAN, Amina Semmar, Oct 19

Entre improvisation et quête identitaire



AMINA SEMMAR 19 OCTOBRE 2019 1h 00 MIN

Du Selecto à la main et de la tarte engadine d'une autre, Nastassja Tanner nous a fait voyager entre ses deux cultures. Un one woman-show bien improvisé et un public accueilli avec convivialité, *Loubna* nous raconte des anecdotes personnelles, mais aussi celles de personnes qu'elle a rencontrées.

Table basse, coussins et petits cadeaux sur un tapis, la scène de théâtre est transformée en salon. Habillée à l'algérienne, Nastassja met le public à l'aise très rapidement. Une télévision près d'elle qui fait passer de la musique algérienne, elle s'adresse au public comme si c'étaient ses invités. En effet, Loubna interagit avec le public. Une improvisation faisant partie de son spectacle et qui est assez comique. Pieds nus sur scène, Loubna se transforme en Nastassja et Nastassja en Loubna. Elle danse, elle chante, bois du Selecto (soda populaire algérien), coupe sa tarte suisse et la partage avec ses invités.

Pendant le spectacle, l'enregistrement sonore, qui fait passer la musique, se transforme en enregistrement de paroles de personnes. On y entend des enfants parler et jouer, des personnes de tout âge interviewées, mais aussi la voix du personnage principal. Puis, au fur et à mesure, Nastassja parle de ses grands-parents qu'elle a très peu connus.

De Constantine, sa ville natale et surtout de son village Ouled Djihch (Le jils de l'âne). Elle s'éloigne peu à peu de son public pour laisser place à son histoire. Durant son spectacle, elle évoque les problèmes que rencontrent les filles qui ne peuvent pas sortir dans les rues comme bon leur semble.

Du mariage, aussi, qui constitue un vrai phénomène de société. Mais avant tout, elle raconte comment la guerre d'Algérie l'a empêchée de connaître sa famille et son pays. D'ailleurs, dans cette partie du spectacle, elle nous renvoie aux événements du 8 Mai 1945, à la guerre de Libération, à la décennie noire et à la période du terrorisme. A la fin de son monologue, l'éclairage disparaît et Loubna nous quitte dans une danse rythmique aux sonorités chaouïes qui nous renvoient vers sa région natale.

EL MOUDJAHID, Kajia Alt Allouach, Oct19

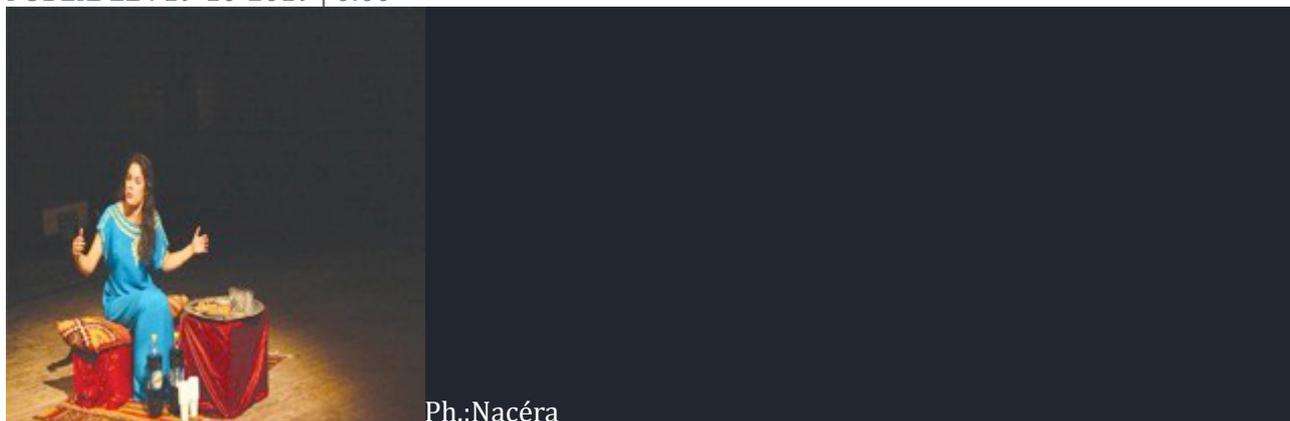
Présentation du Solo LOUBNA au TNA :

questionnement identitaire avec originalité et délicatesse



Le Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi a abrité, dans la soirée de mercredi, la représentation d'un solo intitulé Loubna, d'après une écriture, une interprétation et une mise en scène de Nastassja Tanner.

PUBLIE LE : 19-10-2019 | 0:00



Le Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi a abrité, dans la soirée de mercredi, la représentation d'un solo intitulé Loubna, d'après une écriture, une interprétation et une mise en scène de Nastassja Tanner.

Entre témoignage et quête identitaire, Loubna est l'histoire de Nastassja Tanner allant à la rencontre de sa famille en Algérie, pays d'origine de sa mère. Telle une ethnographie, elle part recueillir les traces de ces gens qui constituent son histoire éloignée, et pourtant constitutive de son présent.

Entre jiction de l'autre et de soi-même, elle raconte leur village, ses anecdotes, cette guerre qui l'aura empêchée de connaître ce pays et ce double jictionnel, Loubna, prénom arabe donné par ses grands-parents. Suite au décès de sa grand-mère, elle part en Algérie, qu'elle ne connaît pas encore, pour "se laisser imprégner comme une pellicule". Elle recueille les empreintes d'une histoire proche et lointaine, les traces laissées par les odeurs, les lieux, les anecdotes, le sang et la mort.

Formée à la manufacture, haute école des arts de la scène à Lausanne, Nastassja Tanner, et à l'initiative de l'ambassade suisse en Algérie, a présenté avec "Loubna" sa toute première pièce au public algérien. Dans un décor très simple, accompagné d'une création lumière de Robin Dupuis, une collaboration artistique de Grégoire Strecker et une administration de France Jatony, la comédienne a su traduire un questionnement identitaire avec originalité et délicatesse, qui repose en grande partie sur l'attachante interprétation de Nastassja Tanner.

« "Loubna" est mon projet de diplôme, par ce que j'ai fait l'école des arts à Lausanne (Suisse). Je suis à moitié Suisse et à moitié algérienne et j'ai eu l'occasion de partir en Algérie d'où j'ai eu l'idée de cette pièce », a-t-elle témoigné, en précisant que son voyage en Algérie lui a permis de rencontrer des personnes de sa famille et de reprendre leur vie, en plus de la sienne.

Née en Suisse, Nastassja Tanner obtient le diplôme de sa formation de comédienne en 2015 à la manufacture, le conservatoire national à Lausanne. Elle termine sa dernière année en créant son solo "Loubna" qui traite, en fait, sa double origine suisse et algérienne, puis joue dans la pièce "Lac" de Pascal Rambert, mise en scène par Denis Maillefer. A sa sortie, elle joue dans une autre pièce intitulée "Villa dolorosa" de Rebekka Kricheldirf», mise en scène par Guillaume Béguin, puis dans "feydeau/ une hache pour briser la mer gelée en nous", mise en scène par Grégoire Stercker à Nanterre-Amandiers.

Au cinéma, elle tourne avec Lionel Baier, Fulvio Bernasconi et prochainement avec Jacob Berger. Le solo, présenté pour la première fois en Algérie, même s'il n'est pas connu du public, par le fait qu'il soit simple et issu du vécu des algériens, a plu à l'assistance qui fut ravie de renouer avec des spectacles du genre. C'est donc un travail qui est à saluer. Kajia Ait Allouach

LIBERTE, Nourreddine Louhal, Oct19

REPRESENTATION DE "LOUBNA" DE NASTASSJA TANNER AU TNA

Le retour aux sources d'une Suisso-Algérienne



Le 16 octobre dernier, le Théâtre national algérien (TNA) Mahieddine-Bachtarzi a abrité la représentation de la pièce "Loubna", de la Suisso-Algérienne Nastassja Tanner, pour laquelle ce travail représente "une quête identitaire".

A la demande de l'ambassade de Suisse en Algérie, la salle Hadj-Omar de l'opéra Mahieddine-Bachtarzi a convié sur ses planches Nastassja Tanner durant la soirée de jeudi 16 octobre. Et lorsqu'on s'appelle "Loubna", la scène s'enjolive d'un tapis du terroir noué à la main et sur lequel l'hôtesse a posé une meïda qu'elle a garnie d'une théière et d'un soda pétillant. En conséquence, ni l'air natal des Alpes suisses neigeuses ni l'écho du chant montagnard Yodeul ou la tyrolienne n'ont diminué en rien de l'ardeur méditerranéenne qu'il y a dans son verbe si haut et sa gestuelle dans l'art d'épousseter le tapis.

Au contraire, le vent des gorges du Rhummel a attisé l'étincelle de la Numidie cirtéenne qu'il y a en Nastassja Tanner qui s'épanouit ainsi de son algérianité. Authentique, celle-ci l'est jusqu'à l'ultime pli de sa djeba (robe) au ton ciel de sa terre maternelle sise au douar d'Ouled Djehich à Constantine, a-t-on su de cette étoile jilante helvético-algérienne qui est pétrie d'un "nes nes" (moitié-moitié) et qui va sur les traces de "djedi" et "nanna", ses grands-parents qui l'ont prénommée Loubna.

"Qu'il était difficile le prénom de Nastassja dans la bouche de mes grands-parents, d'où Loubna qui m'éveille de ma souche", a déclaré cette sociétaire de la Comédie de Genève (Suisse) en guise de l'ouverture de l'acte I de son woman show : "Ce solo d'une durée de trente minutes est d'abord une quête identitaire et c'est aussi l'objet de ma thèse-mémoire que j'ai présentée à l'issue de mon cursus de comédienne."

A ce propos, on aurait dit un spectacle de plein air où la saltimbanque excelle dans l'art de l'instant et où la répartie s'improvise au prorata de l'humour bien de chez nous. Alors, pour faire mouche, il y a l'habileté de cette comédienne issue de l'école nationale de théâtre à Lausanne qui puise à satiété dans l'humour du terroir et selon la maxime "De la répartie à la réplique ou l'art de faire mouche" de Laurence Caracalla et de Seze, Carbon (2019).

Debout au milieu d'un auditoire assis en cercle sur des poufs et des tapis, Loubna s'est intégrée au public à l'aide d'un jeu scénique qu'elle ordonne à l'aide de l'évocation de l'enfance où elle trie pour l'auditoire ce qu'il y a d'attractif : "Nous sommes invités chez le personnage Loubna, nous y sommes accueillis, dans tous les sens du terme." Et de jil en aiguille, Nastassja Tanner dénonce le béton rampant

qui a pollué le pré aux vaches suite à l'exode rural et son corollaire de l'habitat précaire à la périphérie de la ville des Ponts.

Et bien qu'elle ne parle ni la langue de sa "yemma" ni celle de "djedi", de "nanna" et de ses "khalti", Nastassja Tanner pleure le 8 Mai 1945 et "la guerre dite de la décennie noire" qui l'a cloîtrée au bord du lac Léman en Suisse. Et si elle devait distiller son propre parfum qui aromatisera ses élucubrations, "il me faut plutôt l'insecticide du jly-tox".

Et d'un acte à l'autre, Loubna évoque l'école des Pères-blancs et l'indémodable tube Nights in white satin (1967) (nuits blanches de satin) du groupe pop The Moody Blues qui a inspiré la chanson C'est extra (1968) de Léo Albert Charles Antoine Ferré dit Léo Ferré (1916-1993). Œuvre de la comédienne Nastassja Tanner, le scénario Loubna a feuilleté ce qu'il y a de fertile mais aussi de douloureux dans notre société. D'où le choix de la maxime "Loubna est un spectacle d'aujourd'hui qui est joué au présent du présent."

Nourreddine Louhal



Théâtre national algérien : «Loubna» de Nastassja Tanner ou la quête identitaire Par FadiLA Djouder -19 octobre 2019

La pièce « Loubna », écrite, mise en scène et interprétée par Nastassja Tanner, a été présentée dans la soirée de mercredi dernier à la salle Hadj-Omar, du Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtazzi (TNA). Dans un solo captivant, la jeune comédienne nous convie dans son salon pour un voyage entre la Suisse et l'Algérie. Un spectacle d'ici et de là-bas, inspiré de témoignage et quête identitaire, « Loubna » est l'histoire d'une jeune femme algéro-suisse, de 30 ans, qui a décidé, suite au décès de sa grand-mère maternelle, d'aller à la rencontre d'un pays, d'une histoire et d'une culture dont elle ne savait rien.

Moitié Suisse par son père et moitié Algérienne par sa mère, Loubna part à la rencontre de son identité algérienne, plus exactement à Ouled Djehich, dans l'est du pays. Le public assis par terre tout autour de la scène a ainsi été invité à partager son histoire. La comédienne se fond dans son rôle tout en leur servant des gâteaux et du chocolat suisse ainsi que des boissons gazeuses algériennes. La comédienne et metteuse en scène raconte les histoires, les anecdotes avec des clins d'œil par rapport à son identité suisse. Elle évoque aussi les terribles moments de la décennie noire et les cauchemars qu'a connus l'Algérie durant la guerre d'Indépendance. Elle s'imprègne de leurs histoires, leurs gestes, leur façon de parler et de s'habiller, jusqu'à laisser de côté ses tenues européennes pour une gandoura (robe traditionnelle). Petit à petit, son personnage s'effiloche et laisse place à la vraie Loubna – un prénom arabe donné par ses grands-parents incapables de prononcer son prénom aux consonances russes -, troublée de se sentir si proche et si éloignée de ce pays, de cette culture.

Nastassja Tanner, qui ne s'attarde pas sur la période coloniale et se concentre plutôt sur la décennie noire, nous explique ce choix en soulignant que « le spectacle ne doit pas être long, et puis, ce sont les périodes qu'on m'a le plus racontées ». « Et aujourd'hui, l'Algérie va beaucoup mieux, j'ai beaucoup d'espoir pour elle. J'aime beaucoup ce pays et j'espère qu'il va être très bien au futur », a-t-elle conjuré. Elle ajoutera : « J'ai décidé de monter mon propre texte, car cela vient plus du cœur, comme une quête identitaire, parce que je ne connaissais pas le pays de ma mère. C'est une manière de me rapprocher de cette moitié de moi, c'est très profond comme sentiment, c'est difficile à expliquer ».

La comédienne et metteuse en scène nous dira également : « Normalement, il y avait encore une image qui vient, en vidéo, qui est très belle, mais comme on est dans une petite salle et qu'il y a eu des inondations dans l'autre salle, on n'a pas pu la projeter. J'espère la refaire une prochaine fois. » Elle clôturera : « J'ai présenté ce spectacle en Suisse, les gens ont été très émus. Ils pensaient aussi à leur famille et grands-parents, cela les inspiraient, même si ce n'est pas la même culture. »

« LOUBNA » DE NASTASSJA TANNER AU TNA



Une quête identitaire

vague de ses souvenirs, et ceux de ses grands-parents pour retracer leur histoire, tout en cherchant à se réapproprier sa part à elle de cette histoire, souvent douloureuse.

C'est à Ouled Djehich, une bourgade de la campagne constantinoise, que Nastassja, sous son second prénom, entreprend sa quête. Elle se voit née dans ce hameau dans une Algérie colonisée. Elle raconte la douleur des siens, par le prisme de ce qu'on lui a raconté. Litanie souvent ressassée : la misère, la faim, l'armée coloniale, un peuple qui arrache sa subsistance à une terre peu généreuse, c'est ce décor que Nastassja Tanner choisit pour renouer avec sa partie algérienne. La comédienne et auteure du scénario, imagine la vie à la campagne. Puis la découverte de la ville, Constantine. Une découverte,

forcée par l'exode, qui se fera dans les quartiers improvisés autour de la grande agglomération. C'est une autre page de l'histoire de l'Algérie coloniale qui se raconte. «Loubna», le spectacle, ne suit pas une chronologie linéaire. Nastassja effectue une sorte de va-et-vient, entre la fille née à Ouled Djehich et la fille née en Suisse. Tantôt elle parle d'elle au passé et tantôt au présent. Son présent c'est «l'émigrée» qui revient dans le pays de sa mère. Les vacances passées avec les cousins. Le regard des gens posé sur cette «Gaouria» venue d'un autre monde. Même si le sujet reste peu innovant, ce qui est intéres-

sant dans «Loubna» c'est la façon dont la comédienne présente son spectacle. Le décor sobre : une petite table, une luge qui sert de banc, du chocolat suisse et une tarte aux framboises, distribués aux spectateurs avec du «Sélecto», comme des éléments constitutifs de cette double origine. Après un saut dans le temps, de Loubna à Nastassja, on revient au drame. «La décennie noire» refait surface. Nastassja, qui venait en vacances, «a été forcée» par ces événements à rompre durant un temps avec l'Algérie. Nastassja Tanner choisit de clôturer son show sur une chorégraphie déchainée, une danse qui prend des allures de transe, accompagnée par une musique du terroir chaoui, le tout dans un jeu d'éclairage entre obscurité et lumière. Née en 1989, Nastassja Tanner obtient le diplôme de sa formation de comédienne en 2015 à «La Manufacture» (École nationale d'arts dramatiques de Lausanne, Suisse). Elle termine sa dernière année en créant son solo «Loubna». Elle joue aussi dans «Lac» de Pascal Rambert. A sa sortie, elle joue dans «Villa Dolorosa» de Rebekka Kricheldorf, mis en scène par Guillaume Béguin, puis dans «Feydeau/Une hache pour briser la mer gelée en nous», mis en scène par Grégoire Strecker à Nanterre-Amandiers. Au cinéma, elle tourne avec Lionel Baier, Fulvio Bernasconi.

■ Hakim Metref

La salle «Hadj-Omar», du Théâtre national algérien Mehieddine-Bachtarzi (TNA), a abrité, mercredi dernier, un spectacle organisé sur initiative de l'ambassade de Suisse en Algérie. Intitulé «Loubna», le spectacle est présenté par la comédienne Algéro-suisse, Nastassja Tanner. «Loubna» est le prénom arabe que Nastassja Tanner a hérité de ses grands-parents algériens. De père suisse et mère algérienne, Nastassja revient sur les traces des ses aïeux à la découverte d'un fragment de son identité. Dans un spectacle qui mène du one-man-show, au monologue ou monodrame, la comédienne surfe sur la

DOSSIER DE PRESSE
2018 - 2021

PAR LES ROUTES

Texte de Noëlle Renaude
Mise en scène : Nastassja Tanner & Grégoire Strecker



Article publié par Geneviève Charras sur son blog suite à la mise en voix au TNS le 21.02.18



“ Un beau duo de stoppeurs sur le bord de la route, assis sur leur tabouret de fortune parmi reliques de victuailles et autres vestiges, reliefs de vie nomade. Deux personnages, monocordes, monotones qui parlent de "la mère", disparue, chérie, omniprésente qui hante ce texte, délivré en flux continu par l'un et l'autre. Ils sont jeunes, attendrissants, sur la route, "On the road again" pour un périple incertain: bougent-ils où restent-ils devant chips et pizzas, sushis et autres nourriture banale, froide et molle ?

Une heure durant, ils nous font face, déversent leurs litanies insipides comme leur nourriture : tout va de pair dans cet univers uniforme, lisse, sans espoir : l'énumération des enseignes qui les entourent, comme seule littérature de désespoir. C'est beau et touchant, juste et très prenant. L'empathie fonctionne au plus proche de ces deux corps. Routiers de fortune, vagabonds, sdf ou marginaux, que sont-ils que les enfants de notre société, perdus, abandonnés, voués à eux mêmes, seuls. Maman comme leitmotiv de survie. ”

Publié par Geneviève Charras sur son blog, suite à la mise en voix au TNS le 21/02/18.

Le mal de mère, ça se soigne comment?



Nastassja Tanner et Arnaud Guy, deux héros en mal de mère...
GRÉGOIRE STRECKER

NEUCHÂTEL

La compagnie NT présente (enfin) sa création «Par les routes» au Pommier, jusqu'à dimanche.

Après plusieurs reports, la compagnie neuchâteloise NT peut enfin créer son spectacle «Par les routes», jusqu'à dimanche au Pommier. Pour fêter la réouverture des théâtres, la dramaturge Noëlle Renaude, autrice de la pièce, et le metteur en scène François Gremaud se joindront à la troupe dimanche 30 mai à l'occasion d'une discussion avec le public.

Beau poème routier

Avec cette création, à l'affiche du Pommier, Nastassja Tanner signe son deuxième projet à l'enseigne de la compagnie NT. Le premier, «Loubna» (2019), évoquait sa double appartenance à la Suisse et à l'Algérie, pays de sa famille maternelle. «Par

les routes» qu'elle met en scène avec Grégoire Strecker et interprète aux côtés d'Arnaud Guy, relève aussi d'une quête en «mal de mère».

Embarqués dans un road movie vers l'inconnu, les deux héros, en deuil de leur génitrice, donnent à ce long et beau poème routier un souffle âpre qui balaye toutes les certitudes. Le tout porté par un dispositif scénique ambitieux.

La grande fête des retrouvailles

Noëlle Renaude et François Gremaud participeront dimanche à une table ronde à l'issue du spectacle. La présence de ces deux acteurs importants de la scène contemporaine illustre mieux que des mots la grande fête des retrouvailles entre les artistes et le public. **CFA**

THÉÂTRE DU POMMIER - CCN

A Neuchâtel, du 27 au 30 mai.

Di 30 mai, à 17h, spectacle suivi

d'une table ronde sur le travail de la dramaturge Noëlle Renaude.

Jauge limitée, réservations vivement

conseillées au 032 725 05 05

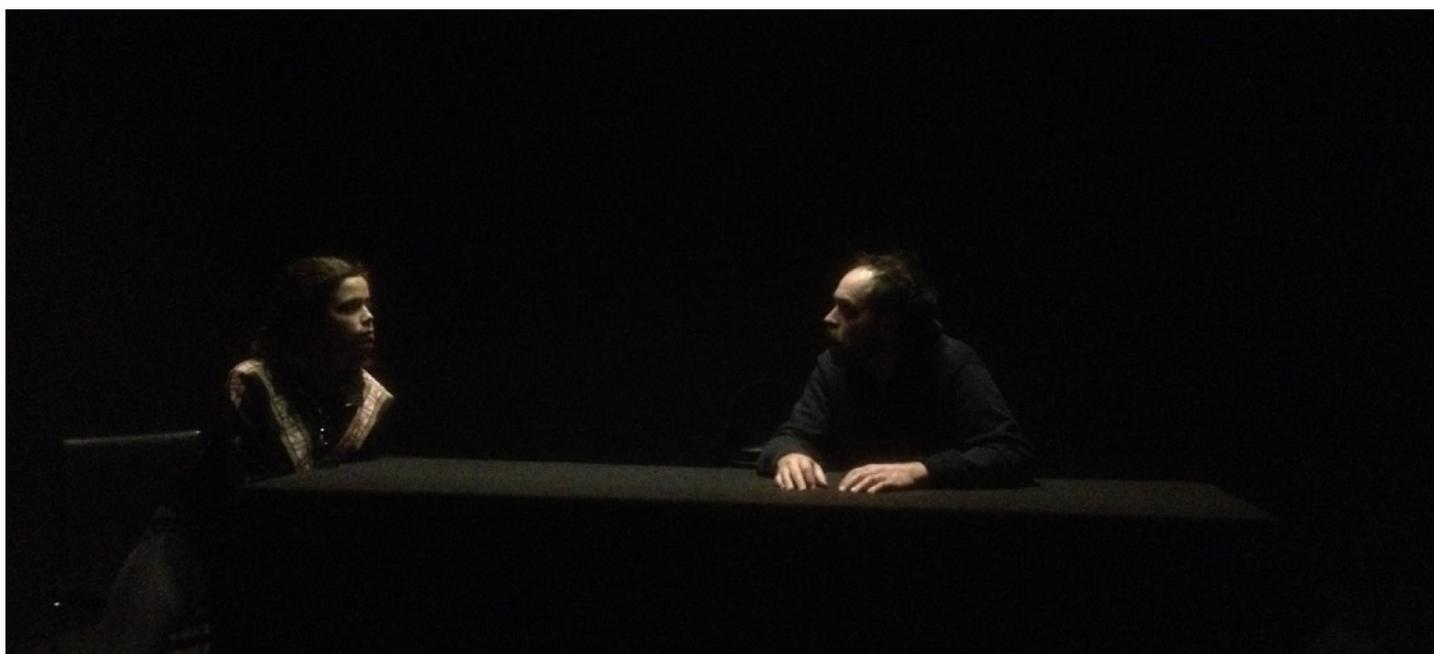
ou sur ccn-pommier.ch

DOSSIER DE PRESSE
2022

Munich-Athènes

Texte de Lars Norén

Mise en scène : Nastassja Tanner & Grégoire Strecker



Une Boudryenne à la télévision

Nastassja Tanner tient un petit rôle dans la série «Hors saison», diffusée sur la RTS. Elle monte également une pièce de théâtre.

PAR VICKY.HUGUELET@ARCINFO.CH



La comédienne Nastassja Tanner a grandi à Boudry. DAVID MARCHON

Le cadavre d'une femme a été retrouvé dans les Cimes, petite station de ski des Dents du Midi. Ce scénario horrifique ne reflète pas la réalité, mais le début de la série «Hors saison», diffusée par la RTS.

Au casting, Nastassja Tanner, comédienne qui a grandi à Boudry. «Je n'arrive pas à me rendre compte que je passe à la télévision», sourit-elle, presque timidement. «La série a été sélectionnée à Séries Mania, un des premiers festivals de séries, qui a eu lieu à Lille. J'ai donc vu les deux premiers épisodes au cinéma. C'était très sympa d'observer les réactions des gens. Et très étrange de se voir jouer, d'autant plus qu'on ne sait jamais à l'avance quelles prises seront sélectionnées.»

Nastassja Tanner n'en est pas à son coup d'essai. Après le lycée, elle est partie une année à Berlin, où son amour pour le théâtre l'a décidée à ne pas poursuivre des études universitaires: «J'ai toujours aimé la comédie. Quand j'étais petite, j'écrivais des histoires et je donnais la caméra à mon frère. A Berlin, j'ai vu que des gens en faisaient leur métier.»

Cinéma ou théâtre? Les deux!

Revenue en Suisse, elle s'est inscrite à La Manufacture, haute école des arts de la scène de Lausanne: «C'est une super école. D'ailleurs, beaucoup de Français y viennent. Ça m'a ouvert des portes. Depuis que je suis sortie, je vis de ma passion.»

Elle a notamment tourné dans plusieurs séries de la RTS, tout en continuant de se produire au théâtre: «Je n'ai pas de préférence. Le cinéma et le théâtre sont des domaines très différents au niveau du jeu.»

Conditions de travail glaciales

La directrice du casting suisse de «Hors saison», Laura Stucki, l'a choisie sur la base d'une vidéo, pour éviter les déplacements en ces temps de pandémie, avant de lui faire passer un casting. La série a été tournée l'année passée.

«L'équipe a été vraiment super. Les conditions étaient assez difficiles, car il y avait de la grêle et de la pluie sans arrêt. On nous amenait des bouillottes entre deux prises. Mais ça

donne une super ambiance à la série.»

Lors de l'interview hier, c'est plutôt le soleil qui accompagnait Nastassja Tanner. De quoi la décourager de retourner dans la salle sombre du théâtre du Pommier, où elle répète son prochain spectacle: «Je mets en scène et je joue dans 'Munich-Athènes', de Lars Noren. C'est un très grand auteur suédois, décédé l'année passée. Cette pièce parle d'amour... mais pas de l'amour tranquille.» A découvrir du 27 au 30 avril.

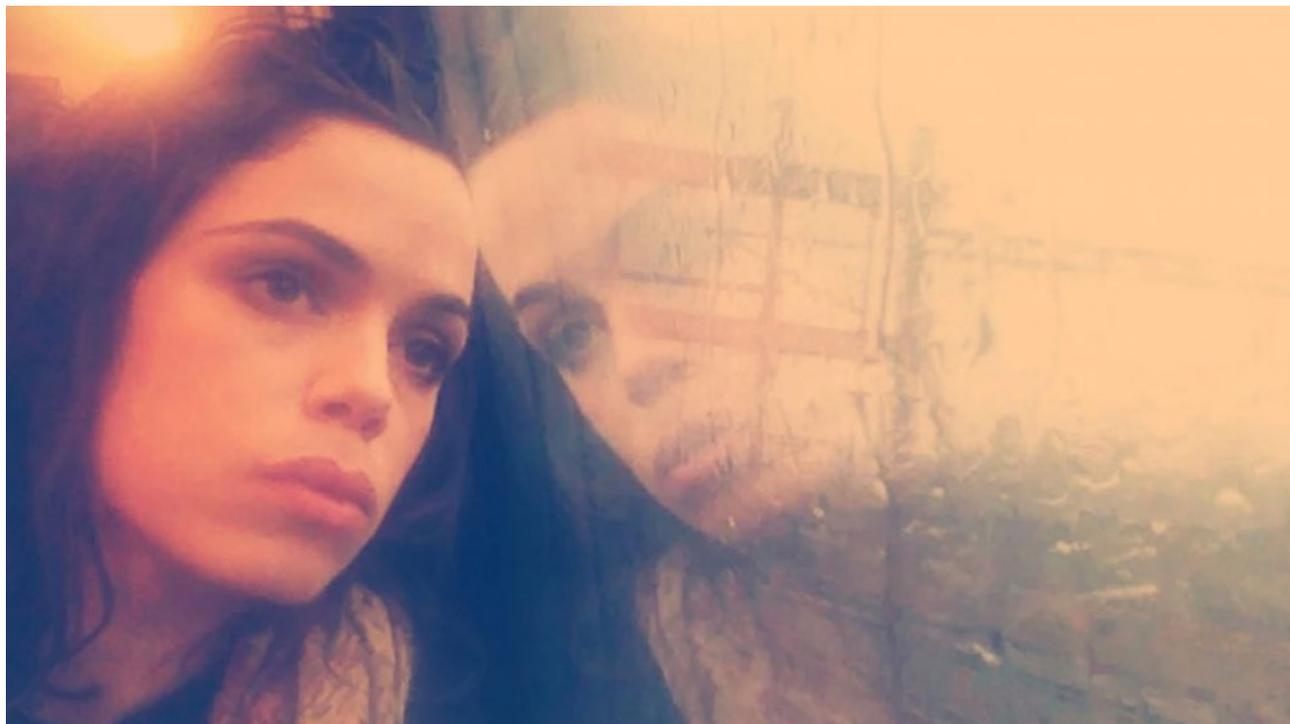
Découvrez Nastassja Tanner dans «Hors saison», sur le site internet de la RTS ou la plateforme de streaming Playsuisse.

Ou encore au théâtre du Pommier, dans «Munich-Athènes», du 27 au 30 avril.

L'ATELIER CRITIQUE, Isabelle Fasnacht, 02.05.22

Le Cauchemar de l'Athènes-Express

Munich-Athènes / D'après Lars Norén / Mise en scène de Nastassja Tanner et Grégoire Strecker, Cie NT / Le Pommier, Neuchâtel / du 27 au 30 avril 2022 / [Plus d'infos](#).



© Le Pommier

Les fondateur.ice.s de la jeune Cie NT, Nastassja Tanner et Grégoire Strecker, proposent au Théâtre Le Pommier Munich-Athènes, un huis clos de l'auteur suédois Lars Norén. La pièce place un couple, David et Sarah (Quentin Bouissou et Nastassja Tanner) au cœur des thèmes chers à Norén que sont notamment les troubles psychiatriques et psychosociaux. La scénographie exploite à la perfection la disposition et les qualités propres à la salle du Pommier et parvient, associée au travail de la mise en scène et des acteur.ice.s, à créer un spectacle qui joue avec les limites de l'horifique et de la perception pour exposer un pan cauchemardesque de la nature humaine.

Sous la haute arche de pierre de la salle, dans une semi-obscurité rampante et les visages rendus terrifiants par l'angle d'éclairage, David et Sarah conversent. Ils ont le temps, le trajet pour Athènes via l'Europe de l'Est dans lequel ils se sont embarqués va durer deux jours. Enfin, s'ils restent dans le train jusqu'au bout. Rien n'est moins sûr, tant, à chaque arrêt, l'un.e ou l'autre menace de s'en aller. On apprend qu'ils sont en couple depuis 9 ans, enfin, peut-être 7 — il devient évident que certains aspects de leur relation n'ont jamais été clarifiés.

Le dialogue détonne à tout point de vue. Des sous-entendus constants créent très rapidement un contexte de sombres histoires d'abus et de violences conjugales, de dépendance et de souffrance, de non-dits et de fantasmes. À plusieurs reprises, l'un.e déclare l'autre malade, perturbé.e, dangereux.se — les termes de schizophrène et psychotique sont régulièrement assénés. Pourtant, le ton utilisé ne suit pas le conflit sous-jacent : la voix des deux membres du couple est généralement basse, voire chuchotée, et particulièrement traînante et contrôlée pour David (à quelques exceptions près). Ce ton dissonant et menaçant rend possible une transgression supplémentaire : les personnages alternent entre des pensées intimes et des adresses claires à l'autre, mais se répondent

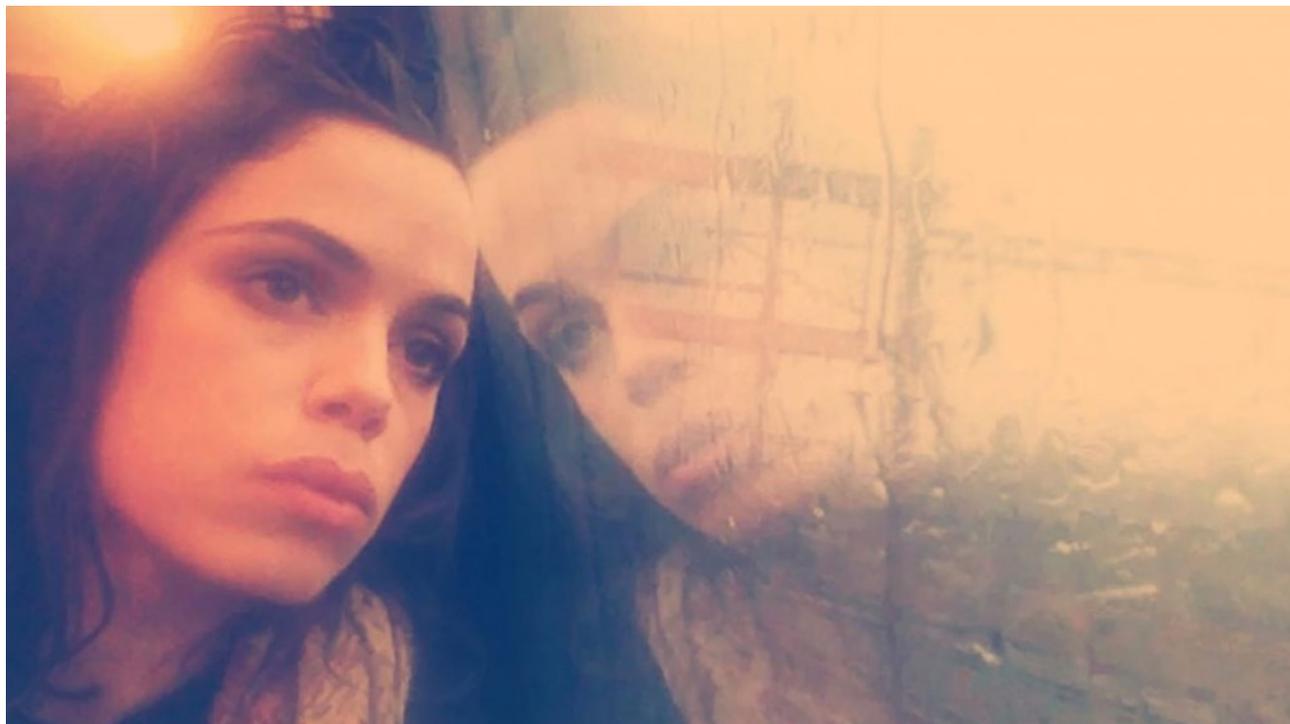
souvent en brisant la logique attendue au théâtre. Par exemple, Sarah peut entendre et répondre à un commentaire particulièrement violent de David qui n'était sans doute destiné qu'à lui-même, tandis qu'elle ne perçoit pas ou ignore une question directe. Les frontières entre pensée et parole, projection mentale et réalité ou encore raison et folie deviennent soudainement dangereusement poreuses.

Autour de ces deux voix et visages, il y a un silence pesant et une noirceur presque totale, à l'exception d'un tableau de surtitres. Le texte affiché est majoritairement composé de didascalies — car les deux personnages sont figés à leur place et n'effectuent pratiquement aucun autre mouvement que ceux, particulièrement marqués, de leur expression faciale. Cette dissociation entre action et parole accentue encore un sentiment d'étrangeté que vient achever le traitement de l'espace lui-même. La lumière, vacillante et nébuleuse, brouille les traits des visages des personnages et ne donne pas à voir le fond de la scène, que l'on peut alors facilement imaginer comme un tunnel sans fin, et où l'on discerne à peine, par moments, une forme humaine qui se meut, à la limite extrême de la perception visuelle.

L'incertitude généralisée qui sous-tend l'entier du spectacle se voit donc augmentée par le relent d'une peur primale, une peur irrationnelle du noir, du vide, mais aussi des recoins insondables de l'âme et des créatures qui y rôdent. Une réalisation magistrale qui laisse le public fasciné et presque tétanisé, pour qui seule la chaleur des applaudissements permet un retour complet à la vie.

Un voyage grinçant

Munich-Athènes / D'après Lars Norén / Mise en scène de Nastassja Tanner et Grégoire Strecker, Cie NT / Le Pommier, Neuchâtel / du 27 au 30 avril 2022 / [Plus d'infos](#).



© Le Pommier

C'est un huis clos angoissant, mais réussi que la compagnie neuchâteloise NT nous propose avec leur nouveau spectacle Munich-Athènes, basé sur un texte de Lars Norén. Les deux comédiens, Nastassja Tanner et Quentin Bouissou, nous transportent dans la relation tendue entre David et Sarah, un couple voyageant en train jusqu'à Athènes. Le public est comme immergé dans la réalité d'une relation malsaine, grâce à la puissance des mots et à un jeu d'acteur pénétrant.

L'installation scénique de *Munich-Athènes* est d'une simplicité presque effrayante. En effet, une longue table noire gît au milieu de la scène. Au bout à droite, David est assis face au public. Sarah, quant à elle, est assise sur le côté de la table, à gauche. Ceux-ci ne se font donc pas directement face. La scène est plongée dans le noir, hormis la partie centrale où une faible lumière éclaire la table ainsi que les personnages. En fond de scène, en hauteur, un petit écran affiche des phrases tout au long du spectacle faisant office de didascalies servant à indiquer les mouvements des personnages, qu'ils ne reproduiront d'ailleurs pas sur scène. Ces phrases projetées contribuent seulement à alimenter l'imagination des spectateurs sur les moments d'action entre les personnages. L'ambiance sonore elle aussi est presque réduite à néant : il n'y a pas de bruitages évoquant un train comme des bruits de freins lors de l'arrivée en gare, ou encore le son de voix dans les cabines d'à côté. Ensuite, comme les personnages se meuvent très peu, on est comme aspiré dans leur discussion, oubliant par conséquent qu'ils sont en fait à bord d'un train, en route pour Athènes.

Cette scénographie minimaliste nous amène à nous concentrer presque exclusivement sur le texte de Lars Norén, auteur suédois connu pour ses thématiques sombres gravitant autour des problèmes psychosociaux ou encore de la perversion sexuelle. Lors de leur voyage entre Munich et Athènes, David et Sarah vont échanger sur leur relation qui dure depuis 9 ans. Ils ont l'air de se détester,

s'insultent, se critiquent, ne se comprennent pas. Une sorte d'attachement affectif est présent entre eux, mais on comprend rapidement que leur relation est toxique. Sarah, en particulier, semble extrêmement frustrée et désemparée face à cette situation. David, de son côté, apparaît comme une personne très névrosée et manipulatrice.

La mise en scène et le texte amènent ainsi à penser que Sarah est la victime dans cette relation. On le remarque parce qu'elle est beaucoup plus fréquemment tournée vers David quand ils discutent que celui-ci l'est envers elle. Elle veut également trouver des solutions aux problèmes de leur couple en expliquant, par exemple, ses états d'âme. David, pour sa part, ne fait aucun effort, la traitant d'enfant qui parle trop ou même de « pute psychotique ». Sarah s'agite sur sa chaise, change de position, se lève même à un moment, restant toujours à côté de sa chaise, mais faisant dos à David. Ce dernier reste presque toujours face au public. La gestuelle sert donc à exemplifier la détresse de Sarah face à cette relation dont elle semble prise au piège. Leur conversation nous apprend par ailleurs que David a déjà battu Sarah à plusieurs reprises.

Cet antagonisme est aussi habilement reflété par le jeu des acteurs. Les expressions faciales de David sont en effet angoissantes : il fait des mouvements avec sa bouche qui donnent l'impression que sa mâchoire va se décrocher et il ouvre par moment de grands yeux écarquillés tel un fou furieux. Sarah produit le même effet avec ses expressions faciales, mais d'une façon plus atténuée. La tonalité de leurs voix varie également, allant du chuchotement au cri. Puis, quand David perd patience, il a des accès de violence : il frappe du poing sur la table et fait sursauter toute la salle. L'atmosphère de la pièce est si bien représentée à travers ces éléments que le simple jeu des comédiens suffirait à soutenir la thématique du texte. C'est sûrement également pour cette raison que la plupart des actions des personnages ne sont pas jouées par les comédiens, mais simplement indiquées sur l'écran à l'arrière de la scène : le spectateur est ainsi forcé de se focaliser sur l'ambiance lourde de la conversation entre David et Sarah.

Ces différents choix de mise en scène nous font ainsi nous concentrer spécifiquement sur le texte de Lars Norén, ce qui est audacieux, mais réussi. Cela permet d'insister sur le côté sombre des relations amoureuses en mettant particulièrement l'accent sur la désolation d'un des partenaires face à une personne malsaine. Bien que le spectacle soit cohérent et bien construit, il est toutefois dommage que sa description sur le site du théâtre du Pommier ne reflète pas la réalité du spectacle, puisqu'on nous parle d'« un poème d'amour » et d'« une ode à la vie ». Une probable déception pour les romantiques dans l'âme, mais une pépite pour les amateurs de spectacles sombres traitant de la complexité des relations humaines.